1

C'était la fin de l'hiver, je venais d'avoir douze ans, Navid, treize, et les choses pour nous avaient considérablement changé.

Mes parents avaient tenu leur promesse. Non seulement nous habitions toujours le camping, mais, avec l'aide de Marvin, un bricoleur hors pair aux dires de ma mère, ils avaient agrandi la caravane et fait même beaucoup mieux. Ils avaient construit, collée à la leur, une caravane rien que pour moi avec tout ce qu'il faut à l'intérieur : un canapé-lit, deux couchettes superposées, un mini-four, un mini-frigo et quarante-deux boîtes tiroirs de différentes tailles où je rangeais tout : mes vêtements et mes chaussures, mes vieux jouets et mes chapeaux. Mes copains adoraient ma caravane, ils tiraient à la courte paille pour savoir qui pourrait y dormir. Navid était un invité permanent, Paloma aussi, mais comme ils ne se supportaient pas plus de dix minutes, ils ne venaient jamais chez moi ensemble, ce qui me désolait, car j'étais attaché autant à l'un qu'à l'autre.

Or, un matin clair et radieux de mars, Paloma est devenue soudain pour Navid très intéressante. C'est vrai qu'elle

avait treize ans comme lui et qu'elle avait beaucoup changé. Anatole et Arnaldur l'avaient aussi remarqué et s'étonnaient qu'elle soit toujours l'amie de quelqu'un comme moi qui n'avais rien d'extraordinaire, à part sa caravane bien sûr et le fait de grimper à un arbre beaucoup plus rapidement et plus haut qu'un autre.

Question extravagance vestimentaire, Paloma était devenue championne elle aussi et sans jamais imiter Navid, comme nous le faisions tous sans réussir à avoir ne serait-ce qu'une parcelle de sa classe. Question extravagance capillaire, Paloma le dépassait largement. Elle changeait de coiffure tous les jours et n'hésitait pas à orner sa chevelure d'une multitude de tresses colorées. Marvin s'extasiait à chaque fois qu'il la croisait et avait exigé de faire son portrait. Arnaldur en restait bouche bée, Anatole ne la quittait pas des yeux, Paloma ne leur accordait pas un regard. Ça a dû impressionner Navid qui n'est pourtant pas facilement impressionnable.

Lui qui l'ignorait s'est mis à la saluer d'un regard, puis d'un sourire, puis d'un large sourire. Il a passé de plus en plus de temps avec elle, il lui a fait des tours de magie, il a déployé ses talents de jongleur, il lui a offert des perles nacrées à glisser dans ses cheveux, et, comme Navid est capable de parler autant que Paloma et parfois beaucoup plus, elle qui parle pourtant tout le temps a fini par l'écouter et par rigoler. Je n'avais jamais fait rigoler Paloma.

Leur complicité les a rendus encore plus populaires. Et il y a une rançon à la popularité. Impossible de nous retrouver tous les trois sans être rapidement entourés de leurs fans.

Le premier dimanche d'avril, en fin d'après-midi, Paloma nous attendait à l'une des entrées connues du labyrinthe de bambous qui conduit à la plage. Les jours précédents, elle avait pris des airs mystérieux qui avaient intrigué Navid. Il la trouvait décidément de plus en plus « intéressante ». Moi aussi, j'étais intrigué, mais ce lieu de rendez-vous ne me plaisait pas. La plage, très peu pour moi. Depuis des années, je l'évitais et j'avais de bonnes raisons.

Mais ce n'est pas à la plage que Paloma voulait nous conduire. À quelques mètres de là, cachée sous un enchevêtrement de bambous géants, elle avait découvert une entrée du labyrinthe qui débouchait sur un vieux ponton, un endroit merveilleux selon elle et où nous serions sûrs de ne croiser personne. Elle avait hâte de nous faire partager sa découverte. Un lieu secret, rien qu'à nous ! Dans ma joie, j'ai embrassé Paloma.

Nettement moins enthousiaste, Navid nous a rappelé que ce ponton avait été condamné depuis bien avant notre naissance, à cause d'un courant dangereux.

– Pff ! a répliqué Paloma, visiblement déçue par la réaction de Navid. Le courant est à cinquante mètres du ponton et, en plus, il ramène les bons nageurs vers la plage. Aucun danger.

Ses certitudes n'ont pas rassuré Navid.

– Cinquante mètres ? Comment peux-tu en être si sûre ? Qui te l'a dit ?

J'ai coupé court à leur dispute.

– On n'est pas obligés de se baigner ! Ce courant, c'est

notre chance ! Dangereux ou pas, dans le doute, personne ne va plus jamais sur le vieux ponton. Même le chemin pour y aller, personne ne peut le trouver !

Leur chamaillerie a aussitôt cessé. Nous avons même scellé un pacte : tous les dimanches en fin d'après-midi, sans rien dire à personne et surtout pas à nos parents, nous nous retrouverions tous les trois sur le vieux ponton. Nous avons uni nos trois mains droites, puis nous avons rampé sous les bambous géants.

Paloma avait raison. C'était un endroit merveilleux. De là, impossible de voir la plage, impossible que l'on nous voie. Les roseaux s'étaient déployés en arc de cercle dans le fleuve et formaient une barrière naturelle à cinquante mètres du ponton.

– Tu vois, il n'y a rien de dangereux, a dit Paloma en sautant sur les planches de bois. Le ponton est encore très solide.

– Et pour le courant ? a demandé Navid, encore méfiant.

– Il suffit de ne pas s'approcher trop près de la barrière de roseaux ! Le courant est là ! À cinquante mètres, comme je te l'ai dit.

Navid s'est débarrassé de ses vêtements, à l'exception de son caleçon et de son nœud papillon. Du bout du ponton, il a pris son élan et, genoux serrés contre la poitrine, il a sauté dans le fleuve. Paloma lui a répondu aussitôt par un salto arrière des plus réussis.

Je suis resté sur le ponton à les regarder se lancer des défis – qui ferait le plus de cabrioles dans l'eau, qui ferait les

sauts les plus fous –, tout en me demandant auquel de mes deux amis j'en voulais le plus. À quoi bon ces rendez-vous si c'était pour les voir se baigner alors qu'ils savaient très bien que je ne le pourrais pas ? À cet endroit, l'eau est profonde. Il m'aurait fallu plonger ou sauter, or j'étais toujours incapable de mettre la tête sous l'eau et toujours terrorisé à l'idée même de nager là où je n'avais pas pied. Habiter si près du plus grand fleuve de Valpaisie et se méfier à ce point de l'eau, c'était vraiment une tare. Je me suis senti nul.

Assis en tailleur, je grignotais des chips de pommes vertes tandis que mes amis riaient, s'éclaboussaient, m'avaient oublié.

Le deuxième dimanche d'avril, en fin de journée, les nuages se sont accumulés sans que la température baisse pour autant.

Allongé sur mon canapé-lit, j'attendais avec appréhension notre rendez-vous sur le ponton. Durant la semaine écoulée, Navid et Paloma ne s'étaient presque pas quittés, rivalisant de fantaisies vestimentaires, se chamaillant, se réconciliant presque aussitôt, rigolant à propos de tout et de rien. Aucun des deux n'avait dormi chez moi, aucun ne m'avait invité, et la sensation pénible s'accentuait que ma présence leur importait peu. J'avais très peu dormi ces derniers jours et j'ai fini par m'assoupir quelques minutes.

À mon réveil, Navid m'attendait devant ma caravane, presque entièrement vêtu de blanc. Même ses lunettes sans verres étaient cerclées de blanc. Il avait l'allure d'un prince.